

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Réjean Ducharme, *l'Océantume*, Paris, Gallimard, 1968, 190 p.

par Jean-Cléo Godin

Études françaises, vol. 5, n° 1, 1969, p. 100-102.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036377ar>

DOI: 10.7202/036377ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

RÉJEAN DUCHARME, *l'Océantume*, Paris, Gallimard, 1968, 190 p.

Bérénice Einberg avait une sœur, une sœur aînée: Iode Ssouvie, fille d'Ina Ssouvie 38, jeune héroïne de *l'Océantume*. Et cette sœur aînée est en même temps un double — une esquisse, diront certains — de Bérénice. Aussi ne s'étonne-t-on pas de retrouver, autour d'elle, une amie particulièrement chère et un frère soumis: Asie Azothe, qu'Iode kidnappera à la fin du récit, comme Bérénice avait poussé Constance Chlore à s'enfuir de New York, et Inachos. Inachos, plus pâle encore que Christian Einberg mais qui, dans cette œuvre, semble tout à coup (à partir du chapitre 26) prendre chair et vie, et dédoubler l'héroïne: comme si l'auteur avait voulu — au contraire de *l'Avalée des avalés*, où Bérénice tient tout en main — faire porter la thématique de l'œuvre par Iode, tandis qu'Inachos serait l'inventeur

de mots, le poète à la recherche d'un langage. Comme dans *l'Avalée* aussi, bien sûr, la mère est grande, puissante, ouvertement honnie et secrètement aimée et admirée. Il n'y manque même pas l'île, ni le grand manoir, ni le chat (rappelez-vous : Chamomor...) qu'on prend plaisir à écorcher vif, ni le père au nom significativement étranger, et absent. Tout rappelle, d'une manière certaine, que *l'Océantume* est sœur aînée de *l'Avalée des avalés*. Et si j'osais citer Ducharme contre lui-même, je dirais qu'il n'est pas vrai, du moins dans l'ordre de la création, que « en grandissant, un enfant s'use » (p. 92). L'enfant que portait Ducharme n'a rien perdu, en grandissant, de sa vigueur, de sa jeunesse, de la puissance de son imagination; il a simplement gagné en cohérence, les personnages s'imposant avec plus de force et l'œuvre, mieux structurée et unifiée, ne s'en portant que mieux.

L'Océantume est donc moins construite, plus inégale que *l'Avalée*. Mais ce reproche est bien léger, lorsqu'il s'agit de Ducharme, dans la mesure où le « progrès » accompli d'une œuvre à l'autre tenait au métier, à la plus grande maîtrise de l'écriture et des exigences de l'œuvre romanesque. Il reste le génie, la magie du verbe, l'extraordinaire puissance de l'imaginaire; or, de ce point de vue, *l'Océantume* est une œuvre aussi féconde, et souvent plus lyrique, plus fulgurante, que *l'Avalée*. Et nous y retrouvons avec tant de plaisir un Ducharme qui accroche son lecteur dès la première ligne, qui l'agace parfois par ses redites et ses exercices de vocabulaire mais qui, surtout, le fascine par sa rêverie débordante de fantaisie.

Ici, d'entrée de jeu, la convention réaliste est rejetée et nous entrons dans une fabulation qui rappelle à la fois Rabelais et Kafka: le steamer-maison où la famille habite a été déterré par Ina « en piochant pour enterrer un de ses chiens » (p. 9), et il a remplacé opportunément le château familial que les rats ont dévoré! Univers délibérément imaginaire, où l'eau — par la présence du bateau, de l'océan traversé, retraversé et retrouvé à la fin du récit — est l'élément unificateur de ce récit, le symbole de la fluidité magique, l'univers fondamental et intérieur. À ce thème s'ajoutera bientôt (chapitre 11) celui de l'envol: l'air et l'eau, ou la fluidité d'un univers à créer, contre la pesanteur de la terre (symbolisée, par exemple, par les taureaux de York), contre cet univers des hommes que les héros de Ducharme contestent et rejettent. « Comme il n'y a que les ânes que les ânes aiment, je serais un âne s'ils m'aimaient. » (p. 27). Il faut refuser ce monde des ânes, tout nier pour « tout dominer » (p. 168), et construire soi-même l'humanité véritable, la « république autocratique » (p. 91).

Toute cette thématique nous est déjà connue, bien sûr, par *l'Avalée des avalés*. Comme dans cette œuvre, aussi, elle est

extrêmement complexe, et toute cette agressivité prométhéenne a sa contrepartie nécessaire dans la touchante faiblesse humaine de l'héroïne. Car cette enfant qui écrit: « j'aime que la vie me déborde, m'investisse, me presse jusqu'à la suffocation » (p. 78) est aussi celle pour qui la naissance est une sorte de mort, une « mise à vie » (p. 33), celle qu'obsède l'idée de la mort d'un être cher — et l'on devine que c'est ainsi sa propre mort qui l'attire comme un gouffre. « Qu'il m'est agréable d'être engloutie, comme dans les neiges fluides et chaudes, jusqu'au plus vrai de ma solitude. » (p. 75). C'est que toute naissance est vie et mort à la fois: il faut constamment recommencer, et tout l'espoir réside non dans la naissance, mais dans la *renaissance*. Tel était le sens des départs successifs de Bérénice; tel est le sens, dans *l'Océantume*, des voyages dans le temps et l'espace, et surtout du grand voyage sur lequel se termine le récit. « Quand on part, tout redevient possible, même l'amitié et la fraternité: tout renaît. » (p. 158). Aussi l'étonnante fuite des personnages, dans les dix derniers chapitres, allait vers l'espoir et la vie: elle était, une nouvelle fois, recherche du monde à créer.

Le brusque retour, au dernier chapitre, est-il pour autant signe de mort, ou de réconciliation avec le monde? Peut-être. Mais je suis porté, quant à moi, à n'y voir qu'une explication beaucoup plus simple: Ducharme ne termine pas un roman, il l'interrompt. Aussi brusquement qu'un rêve qui s'achève. Ne demandons pas à Ducharme de nous livrer le « mot de la fin »: je donnerais gros à parier qu'il ne le connaît pas, ou qu'il s'en soucie fort peu. C'est pour avoir mal compris cette vérité, peut-être, que certains ont reproché à l'auteur de publier ce premier roman qui, en somme, raconte la même histoire que *l'Avalée des avalés* et — selon eux — moins bien... Là n'est pas la question, bien sûr: *l'Océantume* est une œuvre riche, touffue, poétique, et cela suffit. Mais s'il faut réfuter cet argument, je dirai que cette publication aura eu le mérite de mieux faire voir l'apprentissage du métier d'écrivain, d'une œuvre à l'autre. À *l'Océantume* il reste — et c'est infiniment précieux — la marque indubitable du « génie sauvage ».

J.-C. G.